

Prodesse cupientes

LA CONTRIBUTION THÉOLOGIQUE ET ECCLÉSIOLOGIQUE
DE LA *CARTA CARITATIS* POUR LA VIE ACTUELLE
DE NOS ORDRES ET DE TOUTE L'ÉGLISE*

Pour que tous soient un

Le sujet qui m'a été confié pour cette conférence est aussi intéressant que difficile. Je n'ai pas les qualifications théologiques et ecclésiologiques pour le traiter à un niveau académique. Mais cela peut être une chance pour lire la *Carta Caritatis* (par la suite *CC*) comme quelqu'un à qui elle s'adresse directement et non comme si on l'analysait en tant que chercheur ou curieux de textes anciens. Dans la *CC*, saint Étienne Harding et ses collaborateurs écrivent aux moines et aux monastères de leur temps, mais avec le souci de rejoindre tous les monastères, les moines et les moniales, qui auraient été engendrés à partir de cette racine ou source de Cîteaux comme les descendants d'une famille.

À la fin de sa vie terrestre, Jésus aussi veilla à ce que le don de sa présence, de sa communion, de son Évangile rejoigne tous les hommes et crée l'unité : « Je ne prie pas seulement pour ceux qui sont là, mais encore pour ceux qui, grâce à leur parole, croiront en moi, pour que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi, qu'ils soient un en nous, eux aussi, pour que le monde croie que tu m'as envoyé » (Jn 17, 20-21).

Nous devrions peut-être lire la *CC* précisément dans l'esprit de cette prière que Jésus adresse au Père, parce que Jésus exprime ici son souci de transmettre le don de sa personne au monde, don fait et confié à l'Église, à la communauté des disciples, et que l'Église transmet au monde dans la mesure où elle reste unie par un lien absolument

* Cet article reproduit une conférence donnée au colloque *sur la Charte de charité* qui s'est tenu à l'abbaye cistercienne Our Lady of Dallas (U.S.A.) les 17 et 18 juillet 2019. Le titre, « *Prodesse cupientes* », tiré de la *Charte de Charité* I, 3 se traduit : « Désirant être utile ».

original et unique : le lien qui relie le Père et le Fils dans l'Esprit saint : la charité de Dieu, la charité que Dieu est, la communion d'amour de la Trinité.

Au fond, cette conscience théologique et ecclésiologique, mais aussi christologique, trinitaire, mystique, suffirait pour nous aider à comprendre l'intention profonde et toujours actuelle de nos Pères quand ils ont rédigé et fait approuver par l'Église la *CC*. Ils étaient poussés avant tout par l'expérience charismatique d'une vie vécue dans cette unité féconde de transmission du Christ, et par la préoccupation, ou mieux le souci, que ce don ne soit pas perdu. Cela aurait signifié perdre le don du Christ, l'avènement du Christ envoyé dans le monde par l'intermédiaire de l'Église pour que l'humanité puisse faire l'expérience de la divinisation dans la communion, dans l'unité trinitaire vécue entre des hommes pécheurs grâce à la miséricorde du Père qui exauce la prière du Fils dans l'Esprit saint.

Plus actuel que nous

Je pense que la première condition, élémentaire, pour interpréter correctement les textes de la tradition, et surtout les textes d'une tradition particulière qui nous a rejoints d'une manière spécifique, est la conscience que ces textes s'adressent à nous personnellement, qu'ils nous rejoignent parce que, depuis le début, pour ainsi dire, ils avaient inscrit notre nom, notre prénom et l'adresse sur l'enveloppe, et que par conséquent, ils nous apportent un message, une parole qui nous concerne, qui nous connaît et qui sait de quoi nous avons besoin pour vivre notre vocation et notre mission.

La perception de cette correspondance entre la parole qui nous est transmise par les Pères des origines et notre vie ne dépend pas de la profondeur particulière du texte. Il y a sûrement des textes comparables d'une qualité théologique, littéraire et même mystique plus élevée, que nous pouvons certainement apprécier et dont nous pouvons profiter. Mais ces textes n'ont pas la qualité unique des textes relatifs à notre charisme, la qualité d'être adressés directement à notre personne, à notre communauté, à notre ordre, par amour de la plénitude de notre vie et notre vocation. Ce sont comme des testaments laissés par nos ancêtres à leurs descendants en ligne directe, et c'est pour cela qu'ils ne nous apportent pas seulement quelque chose mais ils nous demandent quelque chose, une réponse, une responsabilité.

Ce qui me frappe toujours dans les textes comme la *CC*, ou la règle de saint Benoît, mais aussi dans les textes des Pères de l'Église et certainement dans l'Écriture sainte, c'est que ces textes anciens sont plus actuels que nous ; ils nous surprennent parce qu'ils nous font

comprendre que nous sommes moins actuels qu'eux dans notre vie d'aujourd'hui, notre foi, notre vocation. Nous avons besoin de les reprendre, de les méditer à nouveau pour actualiser, pour mettre à jour notre vocation et notre mission dans l'Église.

Quand nous reprenons ces textes, nous nous rendons compte qu'ils expriment un amour pour la plénitude de notre vie, une sollicitude paternelle et maternelle à notre égard ; ils veulent que nous grandissions, que nous soyons féconds dans la vocation, dans le charisme reçu. L'intention de la *CC* n'est pas seulement d'éviter que nous fassions des erreurs ou de nous corriger si nous en avons commises. Sa préoccupation est que nous vivions, que nous soyons féconds, que nous soyons heureux dans notre mission. En la lisant, nous constatons avec surprise que nous avons besoin, aujourd'hui plus que jamais, de son aide, de ses conseils, de sa sagesse monastique, théologique et ecclésiologique.

Un don éternel et toujours présent

Je dis tout cela aussi avec un sentiment de repentir, car je me rends compte que, si, au cours de mes trente-cinq ans de vie au monastère, je pense ne pas avoir laissé passer un jour sans méditer la règle de saint Benoît, pendant au moins trente ans je n'ai pas médité la *CC*, après l'avoir étudiée durant ma formation initiale. Je me sens un peu comme les Israélites qui, après avoir retrouvé le livre de la Loi et l'avoir entendu lire par Esdras, ont pleuré à chaudes larmes, parce qu'ils avaient négligé ou oublié ce don durant tant d'années. Mais l'encouragement du prophète adressé au peuple vaut aussi pour moi, pour nous : « Ne vous affligez pas : la joie du Seigneur est votre rempart ! » (Ne 8, 10).

Le charisme de la Loi de Dieu, des textes inspirés par Dieu, n'est pas perdu ; il vit et nous pouvons le faire revivre comme s'il surgissait aujourd'hui. Il ne vient pas du passé mais toujours comme de l'éternité, c'est-à-dire du don de l'Esprit saint qui est toujours une irruption de l'éternité dans le présent. Parfois c'est une irruption forte et impétueuse, comme le vent violent de la Pentecôte, que tous perçoivent (cf. Ac 2, 2-4) ; parfois c'est un « murmure d'une brise légère » (cf. 1 R 19, 12), que seul Élie perçoit dans la solitude de la grotte sur la montagne. Ce qui importe, c'est que le don de Dieu soit reçu par chacun et devienne, au moins dans un cœur, méditation qui tend à laisser agir l'Esprit en soi et dans le monde comme le fait la Vierge Marie (cf. Lc 2, 19.51).

Dans les périodes de crise générale, et particulièrement de crise de la vie monastique, de crise pour concevoir et réaliser un charisme

comme vocation et mission, il est important de se rouvrir au don que le charisme est de par sa nature même ! Toutefois le danger dans les moments de crise est d'attendre que le charisme se renforce avec violence, de manière subite, avec tonnerre et éclairs et vent impétueux. Mais ceci n'est pas une attitude féconde car, en réalité, cette attente d'« effets spéciaux », qui impressionnent tout le monde et nous rendent impressionnants pour tous, empêche une réelle ouverture au souffle de l'Esprit. Nous attendons que Dieu fasse tout, que Dieu reconstruise tout, que Dieu renouvelle tout et, en soi, c'est juste ; mais nous n'offrons pas à Dieu la seule chose qu'il nous demande pour pouvoir le faire, reconstruire, renouveler tout : notre écoute, notre silence devant lui, notre oui, notre humble attente, en un mot : notre foi.

Accueillir le souffle d'une brise légère est un travail sur nous plus exigeant que de s'apercevoir de coups de tonnerre et d'éclairs qui font trembler la terre et fendent les rochers. On entend le tonnerre ; la brise légère doit s'écouter. Si nous ne faisons pas silence pour l'écouter, nous ne l'entendons pas. Mais quand nous l'écoutons, nous nous rendons compte qu'un miracle se réalise immédiatement, que le simple fait de percevoir le souffle de la brise légère nous met en présence de Dieu, et que le renouveau de tout, la reconstruction de tout commence déjà dans notre cœur.

Jésus dort dans la tourmente

Il y a deux semaines, j'étais en Bolivie. Avec nos quelques moniales, je m'occupais des problèmes énormes concernant leur collège, des problèmes liés directement à toute la situation économique, sociale et politique du pays. Et justement pendant ces jours-là, la liturgie nous proposait l'évangile qui raconte l'épisode de la tempête apaisée. Pendant que Jésus et les disciples traversaient la mer, « il y eut une agitation si violente que la barque était recouverte par les vagues » (Mt 8, 24). Au milieu de cette tourmente, Jésus dormait.

Que Jésus dorme quand tout semble couler et se perdre, est un phénomène incompréhensible. On peut l'interpréter de diverses manières. Dans la meilleure des hypothèses, les disciples pensent que Jésus est si épuisé que même la tempête ne peut le réveiller. Dans la pire des hypothèses, ils pensent qu'il importe peu à Jésus qu'ils périssent, comme le dit explicitement l'Évangile de Marc (cf. Mc 4, 38).

Mais les deux hypothèses regardent le phénomène seulement de notre point de vue, en deçà des apparences, du côté de nos « évidences ». Par contre, si nous regardions ce phénomène du point de vue de Dieu, du côté de l'éternel, nous découvririons qu'au-delà de cet homme qui dort au milieu de la tempête s'ouvre un espace infini, une

réalité infinie et éternelle : la confiance totale de Jésus en son Père, leur relation d'amour infini que rien ne peut troubler, que rien ne met en péril, que rien ne peut faire perdre. Nous comprendrions alors que Jésus qui dort dans la barque ballottée par les vagues est en réalité une révélation, dans notre aujourd'hui, de l'éternelle paix de Dieu. C'est une révélation, mais aussi une communication, à notre présent agité, de cette infinie tranquillité de Dieu. De fait, en se réveillant, Jésus ne s'excuse pas d'avoir dormi, mais il reproche aux disciples de ne pas avoir la foi, et il calme les vents et la mer (Mt 8, 26).

Je pense que nous devrions lire aujourd'hui la *CC* dans cet esprit, en nous exposant au souffle de la brise légère que nous sommes appelés à accueillir avec foi dans notre aujourd'hui désorienté et agité parce que tout semble aller à la dérive, pour pouvoir continuer de traverser la mer de l'histoire dans la barque de l'Église, de nos ordres, de nos communautés, en ayant le Christ avec nous pour le porter là où lui veut aller pour se donner au monde.

La *CC*, comme d'ailleurs la règle de saint Benoît, est à même de nous parler de la situation quotidienne, historique de notre ordre à la lumière de la réalité infinie qui est derrière ce qui se présente à nos yeux. Vivre notre vocation avec cette conscience théologique n'élimine pas la pauvreté et la fragilité de ce qui paraît, de la réalité où nous nous trouvons, mais cela nous la fait voir sous une lumière différente, positive et surtout constructive, c'est-à-dire toujours en tension vers une fidélité au charisme, plus vraie et plus profonde.

Je suis frappé de constater la clairvoyance des premiers cisterciens dès le début. Ils étaient parfaitement conscients de leur fragilité, de leur capacité de trahir et d'être infidèles au charisme. La *CC* prévoit avec lucidité que même l'abbé de Cîteaux pourrait être infidèle, qu'il devrait être corrigé, puni et même destitué. Mais tout le négatif possible est toujours considéré dans l'horizon d'un bien possible, d'une conversion possible, et comme une occasion de récupérer et de vivre le charisme avec une plus grande humilité et, par conséquent, avec une plus grande fécondité.

Bref, c'est comme si toute la *CC* était parcourue par un regard de foi sur la réalité des communautés et des personnes. On ne s'arrête jamais au phénomène de Jésus qui dort quand tout va mal, mais on regarde au-delà du phénomène visible pour découvrir et redécouvrir l'œuvre miséricordieuse et toute puissante du Père qui se cache toujours derrière le phénomène réel, parfois de peu d'importance, que nous voyons dans la vie des personnes et des communautés.

La grande réalité positive que la foi nous fait voir derrière chaque perte apparente est le salut que le Christ peut et veut toujours opérer, car c'est pour cela qu'il a été envoyé par le Père.

Le fondement christologique

Dans la brève préface de la *CC*, nous lisons que le titre « Charte de charité » a été choisi en raison du but du document : il « poursuit uniquement la charité et l'utilité des âmes dans les choses divines et humaines » (Préface 4). Nous avons déjà ici une allusion au fondement christologique, car l'unité du divin et de l'humain est devenue possible par la charité de Dieu qui s'est fait homme dans le Christ pour le salut des âmes, c'est-à-dire de l'homme entier. L'unité de la divinité et de l'humanité dans le Verbe incarné est transmise à l'homme par la charité de Dieu qui le sauve.

Tout de suite après cette allusion christologique, la *CC* commence par un passage qui confesse la foi en Christ « seul vrai Roi, Seigneur et Maître » (*CC* I, 2). Trois titres qui embrassent le mystère du Christ dans sa totalité divine de toute-puissance, de divinité et de vérité. Trois titres qui confessent un Christ glorieux devant qui l'homme retrouve sa vérité dans l'obéissance, l'adoration et l'écoute.

En fait, la *CC* unit immédiatement cette confession du Christ à l'humble reconnaissance de ce qu'est l'homme devant lui : « Nous reconnaissons que nous sommes tous comme les serviteurs, bien qu'inutiles, du seul vrai Roi, Seigneur et Maître. » En se tenant devant le Christ dans la gloire, l'homme se connaît lui-même, reconnaît ce qu'il est. La relation avec le Christ rend l'homme conscient de son identité. C'est une anthropologie christologique inspirée de la règle de saint Benoît, qui insiste beaucoup sur ces trois titres du Christ, justement pour définir ce que doit être le cheminement de l'homme envahi par l'événement chrétien.

Cette approche, biblique et patristique, vaut justement parce qu'elle favorise l'unité, surtout celle de la personne qui sert et suit le Christ, mais aussi celle des communautés à l'intérieur d'elles-mêmes et entre elles, ce qui est le thème de la *CC*. La solidité de la proposition de communion proposée par la *CC* vient de son fondement essentiel sur le Christ Roi, Seigneur et Maître, et sur une juste approche de la relation avec lui, une relation qui s'enracine dans la claire conscience de ce que nous sommes et devenons devant lui, avec lui et en lui.

La *CC* part de la conscience que la véritable unité de l'homme, et des hommes entre eux, doit être l'unité « *in divinis et humanis* [pour les choses divines et humaines] », comme nous le lisons dans la préface de la *CC*. L'unité de l'homme et des hommes est christologique ; le Christ la réalise en nous assimilant à lui. Dans l'homme, ce n'est pas seulement l'humain qu'il faut unifier, mais aussi le divin, l'image de Dieu, que pas même le péché ne réussit à effacer.

La voie de l'unité dans la charité de l'homme racheté par le Christ est précisément le reflet sacramental et ascétique de l'identité du Christ Roi, Seigneur et Maître, c'est-à-dire une voie d'obéissance au Roi, d'adoration du Seigneur et d'écoute du Maître. Les titres de Sauveur, de Rédempteur, de Fils de Dieu manquent. Mais je dirais que la *CC*, comme la Règle, privilégie les titres qui nous engagent dans un cheminement, qui requièrent le consentement de notre liberté et permettent au Christ d'être notre Sauveur et Rédempteur pour nous assimiler à son être de Fils de Dieu.

La pro-existence de l'autorité

La conscience d'être des « serviteurs inutiles » du vrai Roi, Seigneur et Maître, d'être – comme l'ajoute encore la *CC* – « les hommes les plus misérables (*miserrimi homines*) » (et ici on parle au nom de qui a la plus haute autorité dans l'Ordre), cette conscience détermine au fond tout le style et les dispositions de la *CC*.

Ceci est un autre aspect christologique dominant dans la *CC* : l'autorité qui se met, comme le Christ, à la dernière place, à la place de celui qui sert : « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert » (Lc 22, 27). La *CC* rappelle ici la règle de saint Benoît avec le fameux conseil à l'abbé : « *prodesse magis quam praesse* [servir plutôt que régir] », « être pour » plutôt que « être au-dessus » ou « être premier » (RB 64, 8).

« *Prodesse enim illis omnibusque sanctae ecclesiae filiis cupientes...* [désirant en effet leur être utiles, ainsi qu'à tous les fils de la sainte Église...] » (*CC* I, 3). L'autorité dans l'Ordre fait sienne la pro-existence (ou existence pour autrui) du Christ Bon Pasteur. Le texte décrit immédiatement son opposé, justement pour souligner le côté positif d'une vie donnée pour tous : « ... nous ne voulons rien faire à leur endroit qui les accable, rien qui diminue leur avoir, de peur qu'en désirant pour nous une abondance dont leur pauvreté ferait les frais, nous ne puissions éviter le vice de l'avarice qui, selon l'Apôtre, est dénoncé comme un culte idolâtrique » (*ibidem*).

La *CC* veut que ce soit, avant tout, les responsables de l'Ordre et des communautés qui fondent leur fidélité au charisme sur un choix clair et conscient entre le Christ et les idoles, entre le service du Christ, qui est un service comme le Christ a servi, et le service des idoles, qui fait de nous des esclaves, qui avilit l'autorité et la rabaisse à un odieux esclavage. Servir le Christ vrai Roi, Seigneur et Maître est un service qui sert tous les autres comme lui, et donc un service qui libère, qui exalte la liberté, celle de donner librement sa vie, celle de l'amour, de la charité.

Quelle liberté s'exprime dans cette phrase de la *CC* que nous pourrions résumer en « *prodesse omnibus cupientes* [désirer être utiles à tous] » ! Cela signifie qu'à chaque niveau de la hiérarchie d'un ordre ou de l'Église entière, le ministère pastoral n'est jamais vécu comme un poids, un fardeau insupportable, mais avec un désir, d'amoureux du Christ qui nous rend amoureux des âmes rachetées par lui.

La *CC* explicite aussitôt cette conception du service de l'autorité, de l'autorité comme service, dans un passage qui exprime d'une manière positive la pro-existence des supérieurs : « Cependant, en considération de la charité (*gratia caritatis*), nous entendons garder le soin de leurs âmes, afin que, par notre sollicitude, ils puissent revenir à la rectitude de vie au cas où, à Dieu ne plaise, ils auraient osé s'écarter, si peu que ce soit, de leur saint projet de vie et de l'observance de la sainte Règle » (*CC* I, 4). Elle est évidente, la référence au bon pasteur de l'Évangile qui cherche la brebis égarée (cf. Lc 15, 4-6). Mais il y a aussi une allusion claire au fils perdu qui revient à la maison du père (cf. Lc 15, 11-32).

En tout cas, il me semble que le premier chapitre de la *CC* pose le fondement christologique de tout ce qui va suivre. On y affirme tout de suite que la fidélité à un charisme n'est possible que comme fidélité au Christ, et au Christ envoyé par le Père comme Roi, Seigneur et Maître et donné aux hommes pour les sauver comme bon Pasteur des âmes et non comme mercenaire, « pour qui les brebis ne comptent pas vraiment » (Jn 10, 13). L'expression « *prodesse cupientes* » est l'exact opposé de l'indifférence intéressée et égoïste du mercenaire. Elle exprime en revanche le cœur du bon Pasteur, le cœur du Christ, sa charité.

Le charisme demeure si on prend soin de la fidélité des supérieurs

J'insiste sur ce fondement christologique et sotériologique de la *CC* parce que, plus je la lis, plus il me paraît évident que la préoccupation du premier rédacteur, c'est-à-dire des premiers abbés cisterciens, était, bien sûr, de rester fidèle à un charisme, mais ils comprenaient qu'un charisme ne peut être préservé et transmis d'une manière abstraite, mais bien à travers ceux qui sont appelés à assumer le service de l'autorité, de l'accompagnement pastoral des personnes et des communautés que le charisme réunit.

Aujourd'hui encore, la préoccupation est grande pour la transmission de notre charisme, de notre forme de vie et notre vocation. On cherche des solutions, on cherche des remèdes appropriés, mais j'ai souvent l'impression qu'on oublie le facteur fondamental pour garan-

tir une fidélité féconde au charisme, à la vocation et à la mission qui nous est confiée : les supérieurs, les guides, les pères et mères, les pasteurs. Souvent, on oublie que ce ne sont pas tant ni d'abord les vocations qui, par elles-mêmes, assurent la transmission du charisme, ni la préservation de certaines formes ou observances, mais bien le fait qu'il y ait toujours les guides, les pasteurs qui savent prendre soin des âmes et les guider ensemble sur une route dans la suite du Christ et de la sainteté. La préoccupation qui ressort de toute la *CC* est que la famille charismatique cistercienne sache former sans cesse les supérieurs qui garantissent une fidélité au charisme sur un chemin à la suite du Christ présent et vivant. C'est-à-dire que l'Ordre sache toujours former des hommes et des femmes capables et désireux de *prodesse*, d'être au service de leurs frères et sœurs, d'en prendre soin « *gratia caritatis* » : avec la grâce de la charité.

Mais quand nous disons ou constatons cela, nous sommes souvent confrontés à une objection : où les trouvons-nous, ces supérieurs capables ? S'il n'y en a pas, s'ils sont si rares, comment faisons-nous pour en produire ?

C'est ici que la *CC* donne une réponse très importante et, au fond, originale : c'est justement pour cela et sur cela que l'Ordre, en tant que communauté de communautés, doit travailler en commun, doit s'aider lui-même. Si on lit la règle de saint Benoît, cela saute aux yeux, c'est évident, que sa préoccupation principale est de former surtout l'abbé, de l'aider, de l'encourager, de le corriger, pour qu'il soit un pasteur qui guide, maintienne unie, fasse grandir et avancer la communauté. Eh bien, c'est comme si cette préoccupation, la *CC* en faisait la préoccupation de tous les supérieurs de l'Ordre naissant et donnait les instruments pour que les supérieurs de la famille cistercienne continuent de travailler ensemble à cette œuvre fondamentale, sans laquelle un charisme ne peut pas porter de fruit.

C'est pour cette raison qu'après le premier chapitre où elle décrit, à la lumière du Christ Roi, Seigneur et Maître, l'image du bon pasteur qui contraste avec l'image sombre du mercenaire, la *CC* continue pratiquement comme un manuel de formation et de correction des supérieurs, pour que l'Ordre puisse toujours avoir des « bergers au cœur intègre », comme le psaume 77 le dit du roi David (cf. Ps 77, 72), unis fraternellement entre eux et capables de guider leur communauté au nom du Christ, qui veut nous conduire « tous ensemble à la vie éternelle » (RB 72, 12).

Personne n'est maître d'un charisme

Avant d'examiner, au moins brièvement, les aspects fondamentaux de cette attention aux supérieurs exprimée dans la *CC*, il est bon de

mettre en évidence un aspect très important du point de vue ecclésiologique, surtout aujourd'hui dans l'Église. On parle beaucoup de charisme, mais une certaine confusion règne souvent pour savoir où est l'endroit où se situe un charisme, ou mieux, en qui se trouve-t-il, qui le garantit, qui le transmet. Aujourd'hui, une plaie profonde s'est ouverte dans l'Église quand on a découvert que beaucoup de fondateurs ont abusé d'une manière honteuse et parfois criminelle de la conscience, de l'âme et du corps de leurs disciples.

L'attitude de nos premiers Pères, de ceux que nous appelons nos fondateurs, en particulier saint Étienne Harding, peut être aujourd'hui comme un baume sur ces plaies et une lumière qui peut redonner sérénité et paix à tous ceux, nombreux, qui ont suivi un charisme de bonne foi et aussi avec fécondité pour le Royaume.

Ce qui frappe dans la *CC*, c'est que nos fondateurs ont bien eu un sens fort de leur responsabilité par rapport au charisme et, en conséquence, de leur autorité, mais ils vivaient cela d'une manière objective, sans que ce soit personnalisé. Saint Bernard a peut-être eu un peu cette tendance, mais pas les véritables fondateurs de l'Ordre cistercien. Dans la *CC*, on voit clairement que saint Étienne se considérait comme serviteur du charisme et non son propriétaire. Et cela favorisait chez tous les premiers abbés la conscience que le charisme était pour eux une grâce à servir ensemble, sans se mettre en avant. Souvent, les ordres religieux ou les mouvements entrent en crise après la mort de leur fondateur ou de leur fondatrice, parce qu'on conçoit le charisme comme si c'était une source qui jaillissait d'eux et non de l'Esprit saint. Ainsi, quand ils meurent, on commence à faire de « l'archéologie charismatique », au lieu de continuer à accueillir le don de l'Esprit comme ils l'ont fait, eux. Parce que c'est l'Esprit saint qui se charge de transmettre les charismes particuliers de génération en génération, et il le fait en cherchant des personnes qui l'accueillent. Des fondateurs, nous ne devons pas apprendre à créer le charisme ou à le ressusciter mais à le recevoir aujourd'hui. Aucun vrai fondateur ne se sent créateur de ce que l'Esprit lui donne de faire naître. Son mérite est d'accepter un don avec humilité et de se mettre à son service. Et c'est cela essentiellement que ses successeurs devraient apprendre, ainsi que tous ceux qui suivent un charisme ecclésial, en étant toujours très conscients que le charisme, même d'un ordre ancien, est un don que l'Esprit fait aujourd'hui, maintenant, et qui demande à être accueilli aujourd'hui.

Même la hiérarchie de l'Église est appelée à se mettre avec humilité au service de l'Esprit saint en reconnaissant les dons charismatiques, en les favorisant et en vérifiant si les personnes et les communautés qui les reçoivent les accueillent et les font fructifier avec humilité et vérité.

Même pour cela, la *CC* est un bon exemple. Par le privilège du 23 décembre 1119, le Pape Calixte II approuve, confirme et met solennellement sous sa protection tout ce que la *CC* expose. L'Église reconnaît qu'il s'agit bien d'un charisme particulier et qu'il est bien reçu par ceux qui soumettent la *CC* à son discernement d'autorité. Il semble que le Pape n'a ni corrigé ni ajouté quelque chose d'essentiel à ce que les cisterciens lui ont soumis.

Dans son document, le Pape exprime sympathie et bienveillance à l'égard de cette nouvelle expérience de communion monastique. On a parfois l'impression aujourd'hui qu'entre le Saint-Siège et les familles charismatiques, il devrait se dérouler comme une sorte de duel, ou, pour le moins, que ce qui est présenté ou reçu est objet d'un procès, comme si Saint-Siège et ordres ou mouvements étaient des entités opposées, et non membres et ministres de l'unique Église, de l'unique Corps du Christ. C'est comme s'il s'agissait de camps adverses, et que ce que gagne un camp, l'autre le perd. Je ne dis pas que c'est un défaut de fonctionnement du Saint-Siège, ou seulement de lui, car, souvent, le problème vient de la part des familles charismatiques, qui ne cultivent pas assez le sens ecclésial de leur mission.

Ce qui me plaît particulièrement dans la *CC* et l'approbation de Calixte II, c'est la conscience que tous travaillent dans l'unique vigne, que tous servent l'unique Épouse du Christ pour qu'elle soit belle et féconde dans sa mission dans le monde. Le pape reçoit la *CC* comme un don pour l'Église, et c'est pourquoi il l'approuve et la protège pour le bien de tout le Peuple de Dieu.

Former des serviteurs d'un charisme de communion

À la lumière de cet excursus, je voudrais revenir à la lecture de la *CC* comme un manuel de formation de supérieurs capables d'accueillir et de faire fructifier le charisme cistercien. Après ce que je viens de dire, on comprend qu'un bon supérieur cistercien est avant tout une personne qui vit sa responsabilité comme serviteur d'un charisme de communion.

Transmission d'une expérience

C'est pour cette raison que la *CC* exige que tous se forment à l'école de la règle de saint Benoît comme elle est observée au monastère mère (*CC II*). Il n'y a pas de formation, pas d'éducation sans référence à une tradition, et la vraie tradition dans l'Église est la transmission d'une expérience de vie. Ce n'est pas seulement la transmission de règles, d'usages, de doctrines, mais la transmission d'une expérience de vie en acte, qui fait grandir les personnes.

La concorde dans la prière

Au chapitre III, la *CC* approfondit cette vision dans le contexte de la prière commune. Elle demande « qu'ils aient les habitudes, le chant et tous les livres nécessaires aux heures diurnes et nocturnes ainsi qu'aux messes, conformes aux habitudes et aux livres du Nouveau Monastère ». Si on ne tient compte que de cette partie centrale du chapitre, on peut penser que nos Pères cherchaient seulement une uniformité formelle. Au contraire, cette phrase est encadrée par deux affirmations qui en révèlent le sens profond. La première explique que l'uniformité liturgique est requise parce que les moines s'accueillent mutuellement d'un monastère à l'autre. L'accueil réciproque dans la prière liturgique est un signe éminent de l'unité de l'Ordre. On ne peut pas accueillir plus profondément que dans la prière.

Cela doit nous faire réfléchir. Si nous voulons appliquer cette exigence aujourd'hui, il est clair que nous ne pouvons prétendre nous accueillir mutuellement si nous cultivons une forme liturgique dans laquelle seul un homme du XII^e siècle se sentirait à l'aise. Il est impensable d'utiliser aujourd'hui une seule langue liturgique commune ; mais aujourd'hui, il nous est beaucoup plus facile qu'il y a 900 ans de mettre à disposition les traductions nécessaires ou de trouver des formes de participation silencieuse qui sont tout aussi accueillantes que si l'on comprend tout. La liturgie est avant tout prière, elle est relation à Dieu et communion fraternelle, et ce sont des dimensions qu'on peut partager même quand on ne se comprend pas intellectuellement.

C'est dans ce sens qu'on peut sans doute aussi comprendre ce que dit la fin de ce chapitre sur l'uniformité : « ... de sorte qu'il n'y ait aucune discordance dans nos actes, mais que nous vivions dans une seule charité, sous une seule Règle et selon un mode de vie semblable. »

C'est une des phrases les plus fameuses de la *CC*. En arrière-fond de ces paroles, nous voyons l'image de la première communauté chrétienne de Jérusalem, et même le tout premier groupe de chrétiens réunis au Cénacle à la Pentecôte. Le mot « discordance » est l'opposé de « concorde », le contraire d'« être un seul cœur et une seule âme » des premiers chrétiens, du fait qu'ils étaient unanimes dans la prière (cf. Ac 1, 14 ; 4, 32).

Souvent, on entre en conflit au sujet de la liturgie parce qu'on la réduit à des questions de formes. Au contraire, la liturgie est l'âme de la communauté chrétienne, et la vraie question n'est pas de sauver la liturgie mais de sauver l'âme des communautés et de l'Église tout

entière, qui est la charité réciproque, la concorde dans l'amour, la communion.

Quoi qu'il en soit, même ce que la *CC* dit sur la prière a, comme but, d'offrir à l'intérieur de l'Ordre une école de prière, une possibilité constante de formation liturgique comportant aussi le choix et l'élaboration attentive de textes liturgiques de la meilleure tradition et de qualité.

La hiérarchie d'un corps vivant

La *CC* décrit ensuite avec précision l'ordre hiérarchique à respecter entre les abbés quand ils se visitent ou se rencontrent dans n'importe quel monastère (cf. *CC IV*).

Il ne s'agit pas de respecter un protocole comme dans le monde diplomatique. C'est, en fait, un ordre qui ne consiste pas seulement dans des postes à occuper, mais un ordre comme dans un corps vivant. La hiérarchie s'adapte et change selon les situations ; elle doit respecter les prérogatives propres de l'abbé local, mais aussi se soucier de corriger charitablement ce qui ne va pas bien dans une communauté. C'est un ordre qui apprend à se souvenir de la vie de ce corps que l'Ordre constitue et à la respecter pour qu'elle puisse grandir.

La visite

La *CC* expose ensuite l'un des instruments fondamentaux pour la formation constante des supérieurs et de leurs communautés : la visite. Elle doit être fréquente, paternelle, faite par l'abbé de l'abbaye fondatrice du monastère visité ; elle doit être une occasion de joie pour ceux qui sont visités (cf. *CC V*). Pour celui qui veut grandir, c'est toujours une occasion positive d'être l'objet d'une attention paternelle ou maternelle, même quand elle doit corriger. La visite n'est pas une inspection mais le développement d'une relation qui engendre à la vie. C'est un geste d'accompagnement pour faire progresser sur le chemin, dans la fidélité et l'espérance.

Le cœur de la communion : le Chapitre général

Le point culminant de la fidélité au charisme mis en lumière par nos premiers Pères est certainement le chapitre général de tous les abbés.

À la lumière de ce que j'ai souligné plus haut, je voudrais me concentrer sur l'aspect formateur que cette rencontre annuelle représentait, et devrait encore représenter, pour les supérieurs. Il ne s'agissait pas d'abord d'un parlement où l'on traite et résout des problèmes.

C'était un moment synodal où les supérieurs prenaient soin d'eux-mêmes en prenant soin mutuellement les uns des autres.

La liste des thèmes à traiter au Chapitre général était essentielle, mais comprenait tout : « Ils y traiteront du salut de leurs âmes : ils décideront de ce qui doit être redressé ou ajouté dans l'observance de la sainte Règle et des prescriptions de l'Ordre ; ils rétabliront entre eux le bien de la paix et de la charité. » (CC VII, 2).

Ces dispositions révèlent une conviction importante de nos fondateurs : ce qui se passe entre les supérieurs se passe dans tout l'Ordre, illumine en tout l'Ordre. Ce que la CC veut pour le Chapitre général, c'est que les abbés réunis fassent une expérience intégrale de communion en Christ. Elle veut que les abbés se préoccupent avant tout de s'approprier cette expérience du charisme, du caractère ecclésial de leur rencontre ensemble. Si cela se réalise, chaque supérieur apportera la lumière de cette expérience dans sa communauté et aidera sa communauté à la faire sienne.

Mais de quelle expérience s'agit-il ? Il s'agit de l'expérience du salut de toute leur personne : « Ils traiteront du salut de leurs âmes. » Pour nos Pères, l'âme signifiait la personne dans sa totalité. Le salut renvoie donc nécessairement au Christ, sauveur et rédempteur de l'homme et du monde. Les abbés se réunissaient surtout pour se tenir devant le Christ Sauveur et pour réfléchir à partir de là sur la situation de leurs communautés et de l'Ordre. Se réunir en chapitre général avait comme but essentiel de faire l'expérience ensemble du Christ mort et ressuscité pour nous. C'était donc comme un renouvellement de la rencontre des apôtres avec le Christ ressuscité au Cénacle. Sans cela, toute réunion ecclésiale devient mondaine, politique, administrative ; elle n'est plus vraiment ecclésiale.

À partir de là, les abbés pouvaient retracer le cheminement de leur communauté à la lumière du charisme défini par la règle de saint Benoît et les coutumes propres à l'Ordre cistercien. Il s'agissait donc de retrouver et de favoriser l'obéissance au charisme dans la *conversatio morum*, la conversion à l'intérieur d'un cadre spécifique de vie monastique et communautaire. C'était une aide réciproque pour vivre avec une humilité ouverte à la correction et avec l'espérance d'une vie nouvelle et meilleure : « ce qui doit être redressé ou ajouté (*quid emendandum est vel augendum*) ». Les abbés sont invités à reprendre conscience de leur autorité pastorale car « autorité », étymologiquement, signifie « faire grandir », du verbe « *augere* » qui est utilisé ici dans la CC.

Enfin, les abbés sont invités à « rétablir (*reformat*) entre eux le bien de la paix et de la charité ». Le texte insiste sur le fait que cela

arrive « *inter se* [entre eux] », toujours conscient que ce qui se passe dans les supérieurs et entre eux se reflète dans tout l'Ordre.

Renouveler toujours la communion, le lien de la paix et de la charité qui nous unit en Christ par l'œuvre de l'Esprit saint, voilà la grande réforme que chaque communauté et toute l'Église doit toujours poursuivre, maintenir toujours active. Et c'est une responsabilité prioritaire des pasteurs qui font leur, la grande et solennelle prière sacerdotale du Christ, avant d'entrer dans sa passion, la prière « *ut unum sint* [que tous soient un] » du chapitre 17 de l'évangile de saint Jean.

Si le Chapitre général est vécu de cette façon, il devient un foyer de vie et de renouveau pour l'Ordre et l'Église tout entière, car c'est se mettre humblement et efficacement à la disposition de l'Esprit saint qui anime et réanime toujours l'Église à travers chaque charisme que lui-même suscite et entretient.

Correction et conversion

Tout ce qui suit dans la *CC* ne fait, au fond, que développer et détailler ce travail essentiel exprimé dans le premier paragraphe du chapitre VII consacré au Chapitre général.

Au chapitre IX, on développe beaucoup et longuement le thème de la correction et de la conversion des abbés qui viennent à faillir dans leur ministère, même s'il s'agissait de l'abbé de Cîteaux, qu'on appellerait aujourd'hui « abbé général ». L'absentéisme au Chapitre général est considéré comme faute grave, et si nous considérons ce que nous venons de voir, nous comprenons pourquoi mépriser cette rencontre est un manque grave de responsabilité et de charité.

Mais, comme dans la règle de saint Benoît, la correction, souvent exercée de manière collégiale par plusieurs abbés, et même l'éventuelle punition, ont pour but la conversion du coupable. Le repentir lui donne toujours le droit de revenir à la maison, d'être accueilli fraternellement dans sa communauté ou dans un autre monastère de l'Ordre, comme dans la parabole du fils prodigue.

En tout cas, et à cette occasion particulièrement, l'intention de la *CC* est de former les supérieurs à la fidélité au charisme et à la communion avec les autres abbés de l'Ordre.

Le plus grand feu

Je termine en soulignant une formule récapitulative de la *CC*. Dans le contexte du Chapitre général, la *CC* parle de l'aide réciproque, même économique, en faveur des abbayes plus pauvres, justement pour vivre concrètement le « *bonum caritatis* » entre les abbayes.

L'expression utilisée alors par la *CC* pour décrire ce qui doit pousser les abbés à aider les confrères et les communautés plus pauvres, est une hymne à la charité brève et étonnante : « *maximo caritatis igne succensi* [enflammés du feu très ardent de la charité] » (*CC VII, 4*).

Toute la *CC* ne veut, au fond, rien d'autre qu'allumer et alimenter ce feu, qui est la pleine réalisation de tout charisme, parce que, comme le dit saint Paul, la charité est le charisme le plus grand (cf. 1 Co 12, 31), et tout charisme ne s'accomplit que dans l'ardeur plénière de ce divin amour.

Casa Generalizia O.Cist.
Piazza del Tempio di Diana, 14
IT – 00153 ROMA

Mauro-Giuseppe LEPORI, o.cist.
abbé général